

Du même auteur

Le Tram de Noël, Notabilia, 2020

Borgo Vecchio, Notabilia, 2019

Urbi et Orbi, Notabilia, 2017

Conte du Bidonville, Les Allusifs, 2009

Malacarne, Les Allusifs, 2007

Passes noires, Les Allusifs, 2005

Sur l'auteur

Giosuè Calaciura est né à Palerme en 1960, il vit et travaille à Rome. Journaliste, il écrit aussi pour le théâtre et la radio. Sept de ses romans ont été traduits en français. Parmi eux, *Borgo Vecchio*, paru en 2019 chez Notabilia, classé en huitième place du palmarès des libraires *Livres Hebdo*, a reçu un accueil exceptionnel : finaliste des prix Femina Étranger 2019 et Libraires en Seine 2020, il est lauréat des prix Marco Polo Venise et Méditerranée Étranger. Son dernier roman, *Je suis Jésus*, a remporté en Italie le prix Stresa.

JE SUIS JÉSUS

Giosuè Calaciura

JE SUIS JÉSUS

Roman

Traduit de l'italien
par Lise Chapuis

NOTAB/LIA

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien
du Centre pour le livre et la lecture
du ministère de la Culture italien



© Les éditions Noir sur Blanc, 2022, pour la traduction française
© Sellerio Editore, Palermo

© Visuel : Paprika
© Photographie de couverture : d'après l'œuvre de Pierrot Men,
« Les enfants de la dune », Sarodrano, 2019
<https://www.pierrotmen.com/>
@pierrotmen

ISBN : 978-2-88250-786-0

Je suis né à Bethléem, il y a trente ans. Ma mère, quand j'étais enfant, racontait la nuit légendaire de mon épiphanie pour me rendre supportables les longs voyages à dos d'ânesse, lorsqu'elle n'avait pas d'autres merveilles à m'indiquer dans l'horizon du désert, ni animaux, ni profils de roches et de pierres, pas même des nuages qui auraient pu attiser ma curiosité par des chimères de visages humains, ceux des parents jamais connus que ma mère évoquait pour moi dans cette aridité afin de me rendre plus familier le destin de l'exil.

Il ne nous était pas donné d'être sédentaires. Errants, persécutés par des dangers réels et même imaginaires, par les hommes, par la nature, du moins jusqu'à mes cinq ans. Ma mère racontait ma première aube pour alléger la douleur du crépuscule, qui provoquait chez moi des crises de mélancolie et des effusions de larmes. La nuit tombait, je demandais le matin. Et quand mes larmes perlaient, ma mère entamait son récit. Elle me racontait à moi-même, pour me consoler.

Je devais avoir à peine plus de deux ans, c'est là mon plus ancien souvenir, la première fois qu'elle tenta d'apaiser ma terreur du noir en racontant la magie de ma naissance. Elle chuchotait ses paroles dans ce tourment de vent et de pluie d'une horrible nuit égyptienne qui semblait ne jamais prendre fin. Le démon de la peur était apparu, il rugissait d'obscurité, tonnait de menaces, montrait les éclairs de ses dents. Je m'agrippais au tissu de la robe de ma mère, je le serrais dans mes poings. À chaque coup de tonnerre, je plongeais la tête dans le parfum de son aisselle. Et plus le noir se faisait impénétrable, plus elle remplissait d'étoiles, de comètes et de présages ma nuit natale.

Qui sait ce qu'elle tissait d'autre dans cette obscurité, quel pacte elle scellait avec Dieu pour que je cesse enfin de pleurer, quelle promesse et quel sacrifice, quel projet elle avait pour moi, cette mère enfant qui, quelques jours auparavant encore, jouait avec les poupées sculptées pour elle par mon père afin de la distraire de l'inconfort du voyage et de ses douleurs de parturiente. Leur promettait-elle, à elles aussi, ce qu'il n'est pas possible de promettre ? Leur parlait-elle de royaumes qui ne sont pas de ce monde, de parentés avec des souverains célestes et de l'omnipotence comme jeu ? Les poupées en étaient glacées, dans leur regard de bois. Ma mère, qui jouait encore à la mère, avait l'impression qu'elles tremblaient et les réchauffait à l'abri de sa mante. La vérité, c'est que même leur matrice végétale, au plus profond des fibres du bois dans

lequel elles avaient été dégrossies par le travail de mon père, trouvait insoutenable le poids de cette promesse.

Quand le son de ses paroles ne suffisait plus à décourager mes pleurs – et, inaudibles, ceux des poupees –, elle chantait une chanson très douce de petits d’animaux qui, dans chaque tanière, à l’abri de leurs poils ou de leurs plumes, qu’il vente ou qu’il tonne, s’endormaient dans la quiétude de leur mère.

Cette peur d’enfant ne m’a jamais quitté. Aujourd’hui encore, dans ces nuits d’homme désormais mûr, je souffre toujours de cette terreur de l’obscurité dont je souffrais enfant. Mais je ne suis plus l’enfant Jésus, je ne peux plus me consoler en me pelotonnant sous l’aisselle de ma mère. Elle est adulte, presque vieille. Son odeur aussi est ancienne. Elle confond les époques et les dates, elle ne se souvient plus si nous étions sur le chemin de l’aller ou celui du retour, elle ne se rappelle plus les degrés de parenté, quand j’ai fait les choses que j’ai faites, celles que j’aurais dû faire. Elle ne dit rien de ce que je n’ai pas fait. Entre ma mère et moi, il ne reste, en suspens et muette, que l’irréalisable vérité : seul mon père pourrait accomplir pour nous le miracle de nous restituer notre mémoire. Mais mon père n’est plus là, il est parti il y a tant d’années.

Privé de souvenirs et de témoignages fiables, pour me consoler, pour comprendre, je me raconte ma naissance avec les mots que prononçait ma mère, des mots tendres et résolus à la fois, pour vaincre

le fracas de la bourrasque. Peut-être, tempête après tempête, ai-je ajouté des détails qui n'appartiennent qu'à moi, comme si je pouvais avoir moi aussi souvenir du miracle de cette nuit-là, et un point de vue personnel, autonome, libre du regard et du souvenir des adultes qui m'entouraient : mon père, ma mère, les bergers qui apportaient des couvertures, du lait, du fromage, et puis des esclaves, hommes et femmes, même des prostituées, et les animaux retenus par le mors ou paissant librement. Et d'autres encore, des rois même – racontait ma mère – arrivaient en suivant qui sait quel pressentiment de la réincarnation de dieux très anciens, qui sait quelle prophétie et espérance en une nuit au cœur de l'hiver. Et si tous ces gens s'étaient rassemblés parmi les collines de Bethléem pour m'attendre avec une ardeur pleine d'espérance, pourquoi ma mère n'aurait-elle pu m'accueillir avec la même confiance ?

Elle me racontait que j'avais apporté un printemps précoce de bourgeons et d'amandiers en fleur. Et je ne sais plus si ce sont mes yeux qui ont vu la merveille d'une comète dans le ciel de cette nuit-là, ou les yeux des autres. Tout se mêle comme en un vertige. Mais je n'ai que cette naissance-là à me raconter. Dans la seule version que je connais, celle de ma mère. J'ai compris que chaque mère, et pas seulement la mère de Jésus, raconte à son fils sa naissance comme un conte, l'unique miracle dont nous soyons certains, pour qu'il ne soit pas trop cruel d'être au monde les nuits féroces de tempête.

Et à travers ce récit de l'épiphanie, je reconstruis pas à pas le chemin qui m'a conduit à ce prélude d'une énième insupportable aube : j'ai trente ans, la nausée pour les trahisons que j'ai subies, du dégoût pour l'absence de la moindre justice, parmi les hommes et dans la nature. Avec pour seules qualités de savoir courber le bois selon les rudiments appris de mon père – j'ai pour ainsi dire hérité de ses quelques outils, certains rouillés ; les manches, à force d'être utilisés, portent l'empreinte de ses mains, plus grandes et plus fortes que les miennes, qui sont plus timides – et de pouvoir affabuler ou raisonner selon l'écriture des textes sacrés et des prières. Une grande partie de mes après-midi se passait à la table de la cuisine, auprès de ma mère. Ayant fait cesser les jeux, de son doigt elle m'indiquait dans ces signes la discipline de la lecture. C'est ainsi que j'ai appris, percevant douloureusement le temps qui se consumait dans la flamme du crépuscule.

Mon père ne me raconta jamais ma naissance. Il écoutait la version de ma mère tout en s'affairant à alléger notre fatigue, à nous couvrir avec des peaux de mouton, à raviver les braises ; il sortait et rentrait au rythme de l'huile qui se consumait dans la lampe. « Où va mon père ? » demandais-je à ma mère. Et elle, les yeux fixés sur la petite flamme, me mentait : « Faire du bois. »

En silence je m'enfouissais plus profondément dans son odeur, je me demandais comment mon père allait faire dans la nuit noire pour choisir,

abattre et équarrir, avec le vent et la pluie qui brouillaient la vue, la voix glacée de Dieu qui tonitruait de coups de tonnerre et d'éclairs de colère contre tout et tous. En réalité, mon père sortait pour se lancer dans une nouvelle tournée d'inspection et de surveillance, traçant avec son angoisse un lavis de sécurité autour de la maison pour que seule la nature soit une menace.

Des soldats nous avaient cherchés. Ils venaient du septentrion et n'avaient pas craint de franchir les frontières du pharaon. Mais ils ne nous trouvèrent pas. Mon père, Joseph, était devenu expert dans l'art d'effacer toute trace de notre passage et de nos haltes. Quand était venu le moment de partir de nouveau, de fuir parce qu'on avait vu des soldats dans les parages, il inspectait l'intérieur et l'extérieur de ma couche, l'endroit où je jouais, celui, près du feu, où le soir, dans les bras de ma mère, je m'endormais au récit de ma naissance, et jusqu'au puits où j'aimais écouter le bruit des pierres qui mettaient du temps à toucher l'eau quand je les lançais. Il cherchait les jouets que je perdais de-ci, de-là et qu'il avait lui-même dégrossis dans les bois et les racines. Il sculptait des animaux, des lions et des chameaux, mais aussi des chats égyptiens, des moutons et des loups, afin que je ne me sente pas trop seul. La veille du départ, il récupérait un à un ces jeux dispersés, abandonnés parce que ma mère m'avait appelé pour le dîner ou pour la prière dans la langue des aïeux afin que je n'en perde pas les accents ni les cadences. Ou peut-être les avais-je

laissés tomber, distrait par quelque autre chose, les grues qui volaient bas au-dessus des marécages vers le fleuve, les cigognes qui se perdaient par-delà les roseaux, vers la mer. « N'oublie jamais tes animaux », se fâchait-il en me les rapportant tandis que j'étais déjà sur le dos de l'ânesse, prêt pour un nouveau déplacement, une autre fuite. Il avait cousu une sacoche pour que je les garde tous ensemble et ne les perde pas durant nos déplacements. Plus tard j'ai compris qu'il ne voulait pas laisser de traces du passage d'un enfant.

À ma mère et à mon père, je demandais des frères et des sœurs, balbutiant ce désir dans la langue de ceux qui nous accueillaient, car je passais mes journées pieds nus avec les gamins du fleuve et j'apprenais vite, surtout les malédictions enfantines que mon père et ma mère ne comprenaient pas. Quand on nous appelait pour le repas du soir, les autres enfants rentraient chez eux en se tenant par la main. J'étais sûr qu'ils allaient continuer à jouer et à refermer, dans la complicité du lit fraternel, la parabole des récits et des amusements interrompus. Alors, quand l'obscurité commençait à me serrer la gorge, préluant aux pleurs, j'émettais la demande d'un petit frère, d'une petite sœur. Le sujet ne leur plaisait pas. Ma mère faisait semblant de ne pas comprendre, elle essayait habilement de m'orienter vers des désirs plus urgents et s'éloignait pour aller me chercher de l'eau. Je l'entendais qui faisait de grands cercles de perte de temps dans la maison, espérant que j'oublierais vite ce

caprice et m'endormirais. Pour retarder un peu plus le moment de son retour, elle demandait à mon père s'il voulait de l'eau lui aussi et Joseph, qui ne comprenait pas tout de suite ses appels à l'aide voilés, répondait : « Non, merci, j'ai déjà bu. » Réduite au silence, ma mère était obligée de revenir vers moi qui n'attendais que cela pour répéter obstinément mon souhait : « Je veux un frère. »

Les premières fois, elle avait répondu avec la douceur naïve des mères jeunes et sans expérience : « Mais qu'est-ce que tu en ferais, d'un frère ? Tu as maman et papa rien que pour toi. » Ma mère avait dix-sept ans. Mais lorsque je me fis plus insistant et intransigent, énervé sans doute par la venue simultanée de la peur de la nuit et du sommeil qui émoussait mes résistances, ma mère contraignit mon père à prendre sa part : à son tour, maintenant, de s'occuper de son fils. Alors mon père, gêné de devoir inventer une excuse, préoccupé par les gros yeux que lui faisait ma mère, s'approchait pour m'apaiser avec sa rude nature d'équarrisseur de bois et me prenait dans ses bras, essayant de me bercer comme il l'avait fait quand je venais de naître, dans cet âge sans mémoire et sans conscience. Je sentais son odeur que je ne savais pas encore déchiffrer – ce n'était pas l'odeur qui avait chaque nuit favorisé mon sommeil – et je m'entêtais dans cette demande d'un frère en la répétant à l'infini pour remplacer la voix de ma mère, comme une berceuse, une consolation. Mon père, qui ne savait plus quoi trouver, me chuchotait en m'étreignant :

« Arrête, tu veux faire pleurer ta maman ? » Moi, déjà plongé dans un demi-sommeil inquiet, je percevais cela comme une menace et, tout en pleurant, je lâchais les malédictions en langue égyptienne que j'avais apprises dans l'après-midi : « Que tes pieds puissent s'enfoncer dans le limon ! » Après quoi je partais en vrille dans un sommeil questionneur : « Pourquoi ? » Pourquoi ma mère devait-elle pleurer si je continuais à réclamer ? Pourquoi ne pouvait-elle être la mère d'autres enfants, mes frères et sœurs ?

Durant notre séjour en Égypte, une des femmes du fleuve, déjà mère de quatre enfants avec lesquels je gambadais parmi les roseaux durant les longs après-midi sur la rive, une femme que j'avais connue avec le ventre gonflé par une naissance proche, avait perdu son bébé, mort-né. Un événement qui me troubla et que j'appris en écoutant mon père et ma mère au coin du feu.

Il était possible de ne pas naître. Arriver jusqu'à la nuit que chaque mère raconte à son enfant pour le consoler de la tempête, et en un instant retourner en arrière. Il aurait fallu démonter la merveille et la magie toutes prêtes pour le récit de la nuit de la naissance, le cirque et la foire du mensonge déguisé en mystère, puis renvoyer tout le monde à la maison, au froid des bergeries, dans la solitude des chaumières, tous ceux qui s'étaient présentés avec leurs dons, leur dire adieu, éteindre la flamme, faire rebrousser chemin à la comète et fermer la porte. En ces jours de deuil, j'avais écouté les rares phrases

que mon père et ma mère échangeaient avec les voisins pour commenter l'événement et dire leur tristesse. Une phrase revenait toujours quand ils prenaient congé : « Les enfants sont une richesse. » Pourquoi ma mère et mon père, dans la pauvreté de l'exil, renonçaient-ils à une nouvelle richesse ?

Pour m'ôter de la tête ce désir d'une famille plus grande, mon père sculptait de nouveaux oiseaux, puis il cousait de petits coquillages du fleuve sur chacune des plumes qu'il ramassait sous les nids. Il assemblait les plumes en éventail et en faisait des queues de paon qu'il déployait devant mes yeux en me révélant que, au jardin du pharaon, les oiseaux savaient parler les langues des hommes et racontaient des histoires pour divertir les notables qui s'ennuyaient. Moi, je m'amusais à imiter les cris de tous les animaux en me racontant les histoires défendues de frères et sœurs dans la langue de la faune que je connaissais, vêtu d'un simple tissu autour des reins.

Mon père. Quand nous arrivâmes en Galilée, à Nazareth, parce que régnait en Judée le fils du roi qui haïssait les enfants, il voulut tout de suite m'avoir à ses côtés, sous l'auvent derrière la maison où il avait son atelier. « Aujourd'hui, tu vas m'aider », disait-il. Il me demandait de prendre ses outils, la cruche d'eau quand il avait soif, de tenir la planche tandis qu'il la coupait. Déjà, à l'époque, je comprenais qu'il aurait pu faire tout cela seul, sans mon aide d'enfant. Mais il voulait que je sois là, à portée de son regard, une façon aussi de tenir

en respect son inquiétude. Lorsque quelqu'un, un voisin, un passant, un client, s'arrêtait devant la porte de la maison, j'étais tout prêt à m'élancer, rapide et avide de curiosité. Mon père me retenait d'une main, d'un geste il m'imposait le silence. C'est lui qui allait le premier voir qui était là. J'étais troublé par son appréhension, si bizarre, excessive. Tandis que je l'aidais sous l'auvent, j'apercevais les jeunes de mon âge qui couraient libres et sans surveillance. Ma mère m'expliqua que l'inquiétude de mon père s'était manifestée dès ma naissance. Des soldats cherchaient les enfants. Et ils avaient fait du mal à beaucoup d'entre eux, me dit-elle. Mon père en avait été bouleversé. Il avait décidé qu'il fallait partir sur-le-champ. C'est ainsi qu'avaient commencé notre fuite et la terreur de mon père. Pourtant, c'était ce même regard apeuré et inquiet que je voyais toujours dans ses yeux quand ma mère, en fin d'après-midi, au moment où le soleil commençait sa descente vers le soir, m'imposait les lectures sacrées. Mon père restait à l'extérieur, à distance, et nous regardait tandis qu'il plongeait les bras dans une bassine pour en ôter la sciure et se rafraîchir le cou et les aisselles. Ce faisant, il nous observait dans notre intimité de paroles soustraites aux pages de la Torah. De ces dernières aussi, il avait peur.

Mon père était heureux quand il travaillait. Ses yeux devenaient lumineux, patients, intelligents. Dénués de peur. Il m'asseyait au bord de son établi et me laissait regarder ses mains. Elles couraient sur

le bois pour en sentir l'élasticité et la destination, en découvrir les nœuds qui semblaient les yeux stupéfaits de la nature observant le monde, écarquillés sur la merveille des mains industrieuses des hommes. La coupe ne devait pas tomber sur le regard des nœuds, tout travail futur en aurait été rendu difficile, car leur dureté cachait en réalité le point le plus fragile du bois. Voilà ce que m'enseignait mon père. Ce qu'il reste du peu d'années qu'il a passées avec nous, le temps de mon enfance, ce sont ses paroles de charpentier, précises, simples comme ses gestes. Après avoir scié une planche, il en observait attentivement la tranche, puis il repassait les doigts dessus pour percevoir la densité d'une bosse dans l'indécision de la lame dentée, le défaut d'une veine dans le bois, un trou de ver ancien d'une Création distraite. Mon père, rien ne lui échappait.

Il conservait, enveloppés dans un morceau de tissu, de précieux tessons de verre vert qu'il portait à la lumière d'un geste économe et délicat afin qu'ils ne s'ébrèchent pas. Ils nous avaient accompagnés, avec la sacoche des jouets sculptés et ses outils – fardeau encore mystérieux pour moi : combien de fois les ai-je entendus rouler et cliqueter sur le flanc de l'ânesse –, dans tous nos voyages. Parmi ces verres, il en choisissait un, parce qu'il en avait un pour chaque bois, et pour raboter le passait et le repassait avec légèreté sur la partie coupée afin de ne pas fêler le verre, de ne pas entailler le bois, d'un mouvement des bras et des épaules qui est resté pour toujours mon souvenir de lui le plus net.

Il m'expliquait comment tenir la planche entre mes petites mains, et j'y mettais toutes mes forces sans m'apercevoir que le bois était déjà coincé par l'étau. Mon père rabotait avec le verre, et des corolles de bois, des boucles, de la sciure fleurissaient du néant, couvraient le sol jusqu'au moment où nous avions l'air nous aussi d'arbres sortis du terreau des copeaux. Quand la journée était finie et que la lumière manquait pour éclairer le travail, il prenait un moment pour jouer avec moi. Écartant outils et colles, il choisissait les copeaux les plus beaux et les mettait dans mes cheveux, boucles supplémentaires de tendresse. Il restait quelques minutes à me regarder, à fouiller du regard, à chercher quelque chose le long de mon profil dans la lumière douce du couchant. Je ne ressemblais pas à mon père. Rien de son visage ne m'appartenait. Il me portait à ma mère dans la maison, encore tout orné de copeaux, pour qu'elle admire.

Ma mère elle aussi, je m'en souviens, restait parfois un moment à me regarder. C'étaient des regards obliques, furtifs ; elle aussi cherchait quelque chose dans mon visage, peut-être le reflet d'une ressemblance, un geste qui aurait appartenu à sa famille, une nuance dans mes yeux évoquant son père, mon grand-père, sa mère. Elle m'observait tandis que je mangeais, et avec plus d'attention encore quand elle me lavait. Elle frottait très fort mon menton et mes lèvres pour en ôter les restes de fruit, pour effacer quelque chose du passé ou reformuler mon visage futur. Ensuite elle me regardait dans

les yeux, longuement, scrutant au plus profond de mon regard jusqu'au moment où, contente de ce qu'elle y avait trouvé, elle me souriait et m'essuyait.

Au fur et à mesure que je grandissais, cette curiosité de ma mère et de mon père pour mon visage s'émoussa. Je me rappelle cependant leurs regards figés, inquisiteurs, quand ils m'observaient dans le silence des repas, tandis que je mordais dans le pain, penché sur mon assiette, ou buvais le menton en l'air. Je voyais au-delà du bol leurs yeux avides de curiosité et je demandais : « Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi vous me regardez ? » Ma mère, avec une mimique gênée, répondait : « Tu as les cheveux trop longs, il est temps de les couper. »

Je n'avais pas envie de perdre mon temps, de refréner mon agitation d'enfant déjà grand en attendant que mon père ait fini de couper mes boucles. Il empruntait la cisaille pour la tonte des moutons au berger dont il avait arrangé la porte de la bergerie renversée par le bélier, un échange de bons procédés. Je prétextais des activités prévues l'après-midi, des visites de camarades, des jeux impossibles à retarder. Mais rien n'y faisait. Il me fallait rester assis à voir s'enfuir l'après-midi pendant que mon père coupait. Je sentais ses mains sur ma tête, une caresse avant chaque morsure de la cisaille. Je voudrais encore tes mains perdues sur ma tête, père, encore une caresse, une bénédiction, encore ta paume qui glisse jusqu'au front pour vérifier que je n'ai pas de fièvre. Ma fièvre d'enfant inexplicable, qui éclatait sans signe avant-coureur et sans cause.

On me pensait de santé délicate, et cela coïncidait avec la légende familiale d'une tare héréditaire, marque des prédestinés, décelable à travers une maladie, une petite différence, de légères malformations évoquées en chuchotant par les parents qui nous rendaient visite ou durant nos déplacements à Jérusalem, dans la maison de nos cousins, à l'occasion de la Pâque. Bien souvent, pendant les jeux de force et de domination entre enfants, Jean montrait son bizarre troisième téton comme un héritage direct de Dieu encore incertain quant aux modèles de la Création. En fait, j'étais un enfant normal, sain et robuste. Après les premières alarmes, mon père et ma mère s'étaient habitués à cette fièvre et ils me soignaient par le remède de la tendresse, sûrs qu'elle allait vite passer. Elle durait deux jours, trois au plus. Mon père me prenait dans ses bras et me déposait dans sa couche, il ouvrait la fenêtre pour faire entrer de l'air frais, ma mère me déshabillait, m'humectait les tempes et les lèvres avec un linge humide, me caressait la paume des mains et les pieds. Je restais dans la pénombre, dans un délire paisible d'hallucinations, et, tandis que ma mère étreignait mes pieds posés l'un sur l'autre, j'écartais les bras en croix, comme des ailes d'oiseau, dans ce lit qui n'était qu'à moi, et je volais dans le sommeil.

Avec la fin de l'enfance, la fièvre inexplicable disparut elle aussi. Il me reste, comme des cicatrices, des lueurs de vertige, des formes confuses de ces cauchemars où je haletais de chaleur, des odeurs et des lumières, la sensation de contrainte

provoquée par le lit, la gêne sur ma peau du tissu moite de sueur qui laissait imprimée la mesure de mon corps, suaire précoce d'un jeune mort.

Comme chaque année, à l'approche de la Pâque, nous nous préparions pour partir à Jérusalem. Mon père, Joseph, avait vidé la sacoche de mes animaux d'enfant, car j'avais depuis longtemps remplacé ces jeux par les lectures vespérales des textes sacrés auprès de ma mère, et il y avait mis ses outils les plus simples parce que, disait-il, on ne sait jamais, il peut y avoir une urgence, un travail à faire pour les gens de la famille ou leurs connaissances. C'est ainsi que nous partions, avec l'espoir de travailler un peu aux environs de la Pâque, parce que nous étions pauvres dans une terre pauvre.

Le paiement en argent était rare. Inutile également, car on préférait la formule du troc ou du travail en échange de pain, de viande et de lait. À Nazareth, l'argent avait la valeur réduite des choses inertes : nourriture, vêtements, objets, tout se fabriquait et s'échangeait. Seuls les riches payaient avec de l'argent – à Nazareth, il n'y en avait pas –, ou alors les très pauvres et ceux qui demandaient l'aumône à cause de la maladie, les estropiés et les fous. Les quelques pièces que nous avions à la maison étaient le fruit de la générosité de mon père envers les veuves sans enfants qui avaient besoin de réparations urgentes. Elles payaient avec des pièces d'autrefois qui n'avaient plus cours, à l'effigie de rois défunts, car c'étaient les seules qu'elles avaient. Nous les portions pour la Pâque

à Jérusalem, parce que la ville vit d'argent. Elles tintaient dans la sacoche à côté des outils de mon père. Ce bruit nous rassurait : nous pourrions nous aussi contribuer au repas. Plus tard, je comprendrais que l'argent entérine toutes les différences et toutes les injustices. C'est l'argent qui condamne les esclaves et sauve les maîtres.

J'avais douze ans et je ne voyageais plus sur le dos de l'ânesse, mais aux côtés de mon père. Des jours et des nuits de marche et de peine. Il me fallait m'occuper de la bête, la soulager de son fardeau pour la nuit dans les auberges, aider ma mère à monter en selle et à descendre. Je savais que ce déplacement annuel en direction de Jérusalem était semblable à ceux qui avaient précédé le récit de ma naissance. J'étais curieux de comprendre ce que mon père et ma mère avaient vu quand moi je n'étais pas encore là, comment était le monde avant moi, comment il m'avait accueilli. Ce voyage de la Pâque suscitait en moi une curiosité supplémentaire. J'avais demandé s'il était possible de passer par Bethléem pour voir la grotte, la cabane, l'étable, voir le lieu où j'étais venu au monde. J'avais supplié, et j'étais parvenu à vaincre la contrariété causée par cette courte déviation. Depuis que j'avais cessé de réclamer des frères et sœurs, je n'avais d'autre caprice que celui-ci. Je n'étais pas un enfant entêté. Mon père et ma mère me contentèrent. J'avais éveillé en eux la curiosité de revoir ces lieux.

Je n'imaginai pas à quel point l'endroit était inaccessible, extrême, âpre, chaque pierre affilée

comme une lame, sans aucune végétation, sans abri. On aurait dit de la roche volcanique érodée par le vent, rongée par les pluies. Mon père et ma mère se déplaçaient eux aussi avec précaution, car le terrain n'était propice ni aux pèlerinages ni aux promenades. Ni aux excursions : il n'y avait rien dans ce désert pour éveiller la moindre curiosité. Parvenu désormais à l'âge des provocations, je demandai à ma mère : « C'est ici que tu m'as enfanté ? C'est ça, le lieu de tes récits de légende ? » Ma mère ne répondit pas ; avec l'aide de mon père, elle s'efforçait de ne pas trébucher. Eux aussi regardaient alentour et se posaient des questions. Moi, j'avais décidé de revenir en arrière. Non par déception – je ne savais pas quelle réaction attendre à la vue du lieu de ma naissance –, mais par cet instinct hardiment provocateur et pas encore taciturne de la pré-adolescence. J'étais en colère parce que, pensai-je, il me fallait commencer à ne plus me fier aux récits de ma mère ni aux signes d'approbation de mon père. Ce n'était là que leur version, non la vérité. Les mères et les pères ont mille raisons de mentir par amour à leurs enfants. Je n'étais plus un petit garçon. Voilà, je m'en souviens parfaitement. Au moment précis où je constatais la misère de ce lieu, la mesure exacte de ma déception, je compris que je n'étais plus un enfant.

J'avais décidé de revenir vers l'ânesse, de faire en sorte que mon père et ma mère me trouvent dans une pose silencieuse et pensive, adulte. Je venais de faire quelques pas incertains en direction de

l'animal, sur les pierres coupantes, lorsque ma mère m'appela. La voilà la cabane, la grotte, la mesure où je suis né et continue de naître à chaque récit, avec une cloison de roseaux qui ferme la bergerie et une espèce de porte en bois toute de guingois pour décourager les curieux, un refuge offert par la nature à dos de colline, installé par les hommes pour des nécessités qui leur appartiennent : refuge de troupeaux et abattoir d'agneaux, entrepôt d'outils ou de harnais et auberge pour parturientes, berceau pour nouveau-nés. La dimension même, le destin du monde. La curiosité l'emporta finalement sur ma réticence. Je m'approchai en essayant de lorgner entre les roseaux, tandis que mon père retournait vers l'ânesse pour prendre la sacoche des outils et redonner une dignité à cette porte, gardienne du souvenir de ma naissance. Puis, juste au moment où je regardais, un œil écarquillé et furieux me fixa à travers cette cloison, la porte s'ouvrit et le berger sortit en brandissant un bâton, prêt à l'offense. Il me vit, ainsi que ma mère, et sembla se calmer. Il nous expliqua qu'il sentait le troupeau agité par des présences étrangères et avait pensé à un prédateur, un loup, un voleur. Je répondis, devant ma mère et en l'absence de mon père : « Je suis né ici. » Le berger me regarda, regarda ma mère, et abaissa son bâton. C'est lui qui poursuivit le récit de ma naissance. « Il y a douze ans, par une nuit d'hiver, durant les jours de la comète... » Il raconta qu'il avait été lui aussi averti cette nuit-là d'une naissance de fortune sur le point d'avoir lieu dans la bergerie,

et qu'il avait accouru avec les autres pour apporter du secours et du lait de chèvre à peine trait. À cet instant, mon père arriva avec ses outils. Le berger lui donna le premier l'accolade, comme c'est l'usage entre hommes, et raconta encore comment, tandis qu'il se hâtait dans ce désert nocturne et glacé de pierres affilées, impatient d'arriver à temps, il était tombé en renversant le lait et, gravement blessé à la cuisse, n'avait pu parvenir jusqu'à l'étable. La lame d'un rocher lui avait déchiré la cuisse jusqu'à l'os. Impossible de se relever. Il avait arrêté le sang à l'aide d'une corde de chanvre. Il avait appelé à l'aide, mais personne n'était venu. Il était resté la nuit entière à regarder le mystère du ciel, le passage de nuages rapides et bas, les oiseaux nocturnes et le feu follet de la comète comme une braise dans l'obscurité, une promesse de chaleur impossible à atteindre. C'est à l'aube seulement que l'avaient retrouvé les bergers qui s'en revenaient de la grotte.

Jamais je n'avais vu un homme adulte pleurer. Ce berger fut le premier. Il pleurait en se rappelant comment, par ma naissance, j'avais gâché sa vie à cause de cette blessure jamais refermée qui le gênait encore dans ses mouvements quand il poussait son troupeau de l'autre côté de la crête, quand il devait le freiner dans la descente. Chaque nuit, sur les fagots qui lui servaient de couche, il lui fallait changer de position pour atténuer la douleur. Il avait été répudié par sa fiancée quelques jours avant le mariage ; elle n'avait jamais donné la raison de ce refus, mais il pensait que c'était à cause

de la blessure qui lui donnait une allure bancale, surtout au début. Et un berger boiteux n'est pas un bon parti.

Il fit asseoir ma mère à l'intérieur pour qu'elle prenne du repos, juste devant la mangeoire qui m'avait servi de berceau, façon pour lui de se dédommager de cette privation de souvenirs qui l'avait exclu de la contemplation de ma naissance. Mon père, pendant ce temps, réparait la porte de la bergerie. Le berger et moi restâmes assis à l'extérieur, sur deux pierres munies d'anneaux de fer où attacher les bêtes. Il prit mes mains entre les siennes et continua à me narrer l'écho de ma naissance, qui résonna pendant des jours jusqu'à Jérusalem, parce que jamais un enfant n'était né dans cette condition extrême, non comme les hommes mais comme les animaux, comme les agneaux et les chevreaux à peine mis bas qui vivent le souffle d'un instant quand vient déjà le moment de les égorger. Les jours suivants, on avait continué à relater cette naissance, à déplorer la terrible aridité de ce monde où aucune auberge n'avait cette nuit-là ouvert sa porte à une femme sur le point d'accoucher, la laissant enfanter comme une bête, et tous, même les aubergistes, en frémissaient d'indignation. L'antique, indélébile hypocrisie du monde. Après notre fuite de Bethléem, ma mère sur l'ânesse avec moi dans les langes, mon père à pied pour découvrir les sentiers les plus reculés et dissimulés, le pèlerinage des inconnus avait continué au milieu de ces pierres semblables à des lames. Les gens

n'avaient cessé de laisser des denrées de première nécessité, même quand ils n'avaient plus trouvé personne sur place, la bergerie ayant été abandonnée elle aussi par les animaux qui, dans ce fracas de nouveauté, s'étaient sentis libérés de tout joug et paissaient librement dans la nature. Il fallut des mois pour récupérer les troupeaux. Beaucoup d'animaux étaient perdus, dévorés par les bêtes de proie.

Les bergers retrouvaient des objets mystérieux, des amulettes peut-être, des tissus colorés, des fibres de chanvre, du coton aussi bien que des pages de livres portant des caractères de langues inconnues tout de suite effacées par les pluies, et puis des dents, des os de sacrifices selon l'usage de religions tellement éphémères qu'elles n'existaient déjà plus, et des poupées d'étoffe, parce que personne n'avait fait savoir si le nouveau-né était un garçon ou une fille. Le berger lui-même avoua avoir effacé le moindre signe des dons et des passages, parce que les moutons et les chèvres mangeaient tout et risquaient de s'étouffer.

Il ouvrit sans pudeur sa tunique pour me montrer l'horrible balafre sur sa cuisse qui suppurait encore en cycles de douleurs et de fièvres et l'empêchait de rentrer au village, le contraignant à demeurer à la bergerie où il s'agitait en un demi-sommeil sans repos. Et après chaque nuit, au matin, il trouvait devant la porte branlante du lait, des fromages et du pain que quelqu'un lui laissait par bonté, sachant son malheur, ou rongé par un remords ancien. Mais

il soupçonnait qu'il s'agissait en réalité de dons tardifs qui m'étaient destinés, à moi, à ma naissance qui, semblait-il, avait fait date.

Lorsque mon père eut fini la réparation, le berger lui donna de nouveau l'accolade. Il rentra dans la bergerie et revint avec un agneau qu'il avait égorgé le matin et laissé saigner, suspendu à un crochet. Malgré le refus de mon père et de ma mère, le berger ne voulut rien entendre et nous obligea à le prendre. Il voulait refermer la parabole de ce don manqué, deux lustres de malédictions, et il considérait cette rencontre comme une chance.

Nous prîmes la route de Jérusalem avec l'agneau attaché sur le dos de l'ânesse. Quand nous fûmes en vue des portes de la ville, je me retournai pour regarder derrière moi le chemin parcouru : nous avions eu beau l'envelopper dans un linge et l'enfermer dans un sac, l'agneau perdait encore du sang. Le sillage nous suivit jusqu'à la maison de mon oncle et de sa famille. C'est à l'issue de cette Pâque que mon père et ma mère me perdirent.

Nous avons traversé les festivités selon la règle, mais avec un imprévu. Au cours de notre séjour, une cousine de maman accoucha de son premier garçon, et je fus convié moi aussi à la cérémonie de la circoncision. J'étais grand maintenant, cette invitation marquait mon passage à un nouvel âge. Mon père, pendant que nous marchions avec tous les hommes de la famille, m'arrêta et laissa les autres nous dépasser. Il me dit que, si je n'avais pas envie d'y aller, je pouvais rester avec maman. Moi, j'avais

vu le sillage du sang de l'agneau et je ne craignais aucune autre vision. Au contraire, ma curiosité l'emportait sur la peur. Et surtout, je voulais faire comprendre que je n'étais plus l'enfant au destin à jamais marqué par cette naissance aventureuse, venu au monde dans l'étable, la nuit de la comète. Alors, nous rejoignîmes les autres. J'étais le plus jeune, ensuite il y avait mon cousin Jean, le fils de mon oncle Zacharie, le prêtre, le muet. C'est ainsi qu'on le surnommait – en cachette – quand il ne pouvait entendre, à cause de cette impénétrable décision de ne plus parler qu'il avait prise lorsque sa femme, âgée désormais, était tombée enceinte. Le sacrifice du silence. C'est seulement à la naissance de son fils aîné que le don de la parole lui était revenu. Dans la famille, la bizarrerie, l'originalité de Zacharie est citée, entre appréhension et clins d'œil complices, comme un exemple du sang fou qui court dans nos veines.

Jean et moi prîmes part au rite au premier rang, les yeux écarquillés sur les instruments tranchants. Mais au cours de la cérémonie, nous nous glissâmes peu à peu vers l'arrière, dans le dos des officiants. Non parce que nous avons été impressionnés par le jet de sang, les cris du nouveau-né, la cruauté de ces adultes qui, de leurs mains gigantesques, maintenaient l'enfant immobile, les petites jambes agitées par la douleur et la peur, les cuisses souillées de sang et inondées de l'urine que le traumatisme avait fait jaillir. Nous nous cachions parce que nous retenions à grand-peine nos hoquets de rire, nos larmes

d'horreur devant le comique grotesque de tous ces adultes pommadés, parés d'étoles, pris dans leur rôle de bouchers de Dieu, qui s'acharnaient sur le petit pénis rabougri par la terreur. Malgré les gros yeux que faisait mon père, le premier à s'apercevoir de notre impiété, nous ne parvenions pas à nous calmer. Lorsque, à son tour, Zacharie, officiant du Temple, s'arrêta un instant pour demander à son fils Jean, sur un ton de colère rentrée à cause des étrangers présents, s'il allait le laisser terminer, il nous fut impossible d'endiguer notre impudeur et nous lâchâmes un éclat de rire sonore, irrépessible. Nous fûmes éloignés, chassés avec ordre d'attendre à l'extérieur du Temple. On nous réglerait notre compte plus tard, à la maison.

On nous sépara. Durant les trois jours qui précédaient notre retour à Nazareth, je ne vis plus Jean. Pour mon cousin, fils du prêtre, la peine à purger fut plus sévère : il dut aider à laver les morts, à les préparer pour le rite funéraire. À moi, on m'imposa, comme réparation de notre blasphème, de passer tout mon temps plus près du Dieu que nous avions offensé. Sur la recommandation de Zacharie, je fus chargé de balayer les ordures au milieu des estropiés et des misérables qui assiégeaient le Temple, de ramasser les restes des restes des repas d'aumône que même les plus affamés ne jugeaient plus comestibles, de faire briller avec des chiffons les colonnes et les marbres, de recueillir les offrandes pour les sacrifices. Je devais assister le vieux qui s'occupait depuis toujours des autels. Mon devoir, durant ces

trois derniers jours à Jérusalem, était de le soulager des tâches les plus lourdes et les plus ingrates. Et de réciter les psaumes. Mais cela devint rapidement le cadet de mes soucis.

Je découvris que tout se payait dans le Temple. Les circoncisions, la lecture des psaumes, les prières, les sacrifices. Tout le monde se confiait aux mains du vieux gardien afin qu'il intercède auprès du prêtre quant aux délais d'attente pour les cérémonies et à la qualité du service, ou pour une ristourne sur le prix exorbitant des offrandes qui devaient, aux yeux de Dieu, sembler naturelles et spontanées. Peut-être était-ce pour cela que le prêtre mettait le vieux en avant comme intermédiaire, afin que rien ne passe par ses saintes mains à lui, toujours ouvertes en prière. Et que Dieu ne s'aperçoive pas du prix auquel on le bradait.

C'était le vieux qui tenait le registre des réservations. Il notait à côté de chaque nom la requête avec la somme d'argent correspondante. Il connaissait parfaitement l'état des finances de tout un chacun : celui qui possédait le plus payait le plus. Le rabbin et le vieux, lorsqu'ils m'accueillirent, pensaient que je ne savais pas lire. Le vieux était le seul à tenir à jour la liste des sommes convenues entre eux durant leurs conciliabules, et il y ajoutait une pièce pour son propre profit. Je lorgnais cette liste et je comprenais : d'un côté, le tarif ordinaire gonflé ; de l'autre, l'argent officiel destiné au prêtre. Le vieux me chargeait de communiquer le compte aux familles et d'encaisser l'argent. Je me

sentais tellement indigné, je le suis encore, peut-être encore plus, par cette fraude d'adultes – je la comparais à l'impiété infantine et naïve de nos éclats de rire, à notre péché et notre punition – que, de colère, je décidai d'ajouter une pièce rien que pour moi à la somme finale. J'étais vexé quand le vieux contrôlait, sou après sou, l'argent que je lui remettais : il n'avait pas confiance. J'étais alors encore plus satisfait quand, mettant mes mains dans mes poches, je sentais entre mes doigts le petit butin amassé dans la journée. C'était tellement simple d'extorquer de l'argent aux croyants. L'ajout d'une pièce, la mienne, ne les troublait pas, et ils ne demandaient jamais d'explication, n'hésitaient pas au moment de la tirer de leur bourse : le compte avec Dieu restait toujours ouvert, et le solde n'était jamais réclamé.

Le soir, je rentrais chez mon oncle, pensif. Je voulais remettre ces pièces frauduleuses à ma mère, mais je ne pouvais pas : comment aurais-je justifié tout cet argent ? D'autres punitions me seraient tombées dessus, plus sévères, définitives peut-être. Je me posais des questions sur le silence du vieux, qui s'était certainement aperçu de mon petit profit. Il ne dirait rien pour ne pas mettre en péril l'assurance de toucher sa pièce. Et cette tristesse silencieuse, à mon retour du Temple, était interprétée par mon père et ma mère, par tous les parents, comme un sérieux tout nouveau, du repentir peut-être, vu la qualité de cette punition, et du remords.

Était-ce cela, devenir adulte ? Cette fraude et ce silence ?

Mon père et ma mère préparaient nos maigres bagages pour le voyage de retour. Nous devons partir le lendemain pour Nazareth, en caravane. À l'aube déjà, on chargeait l'ânesse. Profitant du désordre des préparatifs, des adieux prolongés, des larmes des parents qu'il fallait consoler, je réussis à filer jusqu'au Temple à l'insu de tous. Une gratification double m'attendait pour un double sacrifice : une mère riche avait accouché de jumeaux et le mari n'allait pas sacrifier deux tourterelles – comme mon père l'avait fait pour moi –, mais deux agneaux. L'aisance de la famille le permettait. Je ne pouvais pas abandonner ce butin. J'étais certain de réussir à empocher mes deux pièces et de revenir à temps. Les choses se passèrent mieux encore. La famille se montra généreuse : non seulement elle paya ce qui était prévu, plus le double supplément sur le sacrifice en l'honneur des jumeaux, mais elle me fit aussi cadeau d'une pièce pour tout solde du peu de peine que cela m'avait coûté. J'empochai sans tarder les trois pièces et m'élançai hors du Temple. J'allais être en avance sur l'heure du départ.

Quand je repense à ce matin-là, j'éprouve une sorte de tendresse parfois intolérable. Tendresse pour cet enfant à peine devenu garçon, brisé dans sa pureté par la vieillesse des hommes qui ne savent aller de l'avant qu'en grinçant dans la rouille de leurs pièces de monnaie, dans leur injustice muette. Je n'étais pas troublé par le caractère habituel de la

malhonnêteté. Ce qui me préoccupait, c'était que la survie d'un vieillard et d'un prêtre soit cramponnée au piège de la tromperie. À un mensonge. Je me vois dans ma colère enfantine, avec ma petite vengeance de quelques pièces, tandis que je cours chez mon oncle où papa et maman en sont maintenant aux dernières embrassades.

Je les imaginais sur le départ. Je pensais, voilà, ils sont en train de me chercher, où est Jésus ? La caravane est déjà en bas de la maison et n'a pas le temps d'attendre les caprices d'un gamin vexé, ma mère les retient, « juste une minute, il va arriver », mon père me cherche dans la maison et dehors dans la rue, il demande aux voisins « vous avez vu Jésus ? ». Je les imaginais effrayés, pressés.

Au moment où je sortais du Temple, un des estropiés que j'avais connus m'appela. J'eus envie de m'enfuir, faire semblant de ne pas l'avoir vu, courir pour arriver à temps. Pourtant, je m'arrêtai et allai vers lui. Étendu sur une natte, il montrait son membre atrophié, une jambe petite et inutile, avec des doigts de pied à peine ébauchés, minuscules comme des pétales. Il me demanda si je pouvais remplir sa cruche. Je lui rendis ce service, allai en vitesse à la fontaine et revins. Pendant que je l'aidais à boire, le nain sans bras qui était en face de lui me demanda si je pouvais déplacer la tenture accrochée sur des cordes pour protéger du soleil ce nid de douleur à l'entrée du Temple. Je déplaçai la tenture. Le peuple des miséreux s'éveilla. Depuis son grabat, chacun me faisait signe d'approcher pour

un besoin, une chose à me demander. Beaucoup n'avaient rien à demander, ils avaient juste besoin que j'écoute leur plainte, d'autres voulaient seulement me regarder dans les yeux : le garçon qui ne s'enfuyait pas. À tous j'offrais yeux et oreilles, pour tous je me prodiguais alors que le temps dont je disposais était dépassé. Je me rappelle la conscience lucide de ce matin-là, ma certitude d'avoir franchi un col, celui de mon enfance. Je regardais le monde d'en haut, depuis l'autre côté, et j'en comptais les rides une à une, je voyais les imperfections comme les injustices des hommes. Que de travail il restait à faire ! Ce que j'étais en train de vivre était le moment le plus heureux, quand la brume sur la vallée semble s'estomper et que tout apparaît net, clair, et la route éclairée. Comme je voudrais aujourd'hui avoir ce regard profond et dénué de peur. Comme je voudrais avoir douze ans.

Le soleil était déjà haut lorsque je me dirigeai vers la maison de mon oncle. Avant de tourner au coin de la rue, j'imaginai très exactement ce que j'allais trouver : l'ânesse chargée des bagages, mon père et ma mère inquiets de mon absence, mon oncle et ma tante gênés de voir combien j'étais peu fiable, la caravane toute frémissante à force d'attendre. Mais non, devant la porte, il n'y avait personne. Ils étaient partis. Sans moi.

Le temps de comprendre qu'ils m'avaient oublié et je repartis en courant vers le Temple. Je riais de l'étourderie de mon père et de ma mère, eux qui étaient tellement attentifs à ce qu'il ne m'arrive

rien, tellement inquiets de ma croissance, tellement effrayés à l'idée que le vent de la vie m'emporte, ils m'avaient laissé seul à Jérusalem. Il ne me vint pas un instant à l'esprit de trouver refuge et secours auprès de mon oncle et de ma tante. J'étais seul et heureux.

Je repris possession de mon royaume d'estropiés et de mourants. Toute la journée, je lavai leurs hailons à la fontaine, les mis à sécher sur les cordes, arrangeai leurs grabats. Je courais de l'un à l'autre, je recueillais les aumônes et les repas, j'aidais les plus faibles qui n'arrivaient pas à porter la nourriture à leur bouche, d'un saut j'allais des plaies à soigner à des lèvres assoiffées, de la plainte de l'un au remerciement d'un autre au sourire édenté. Je faisais manger les déments, les pauvres d'esprit, parce que sans moi ils n'auraient pu se nourrir et d'autres auraient profité de leurs restes. Pour faire ouvrir la bouche aux récalcitrants, je chantais les chansonnettes égyptiennes de ma petite enfance, à l'époque où je regardais avec envie les aînés donner à manger aux plus petits. Je devais avoir l'air d'un fou. J'étais fou.

Le soir arriva avec le froid. Je me recroquevilalai à côté de l'estropié et m'endormis contre lui. Dans la nuit glacée du Temple, je fus éveillé par la litanie funèbre de l'aveugle qui ne distinguait pas la lumière de l'obscurité mais savait reconnaître la mort. La vieille femme qui gisait à côté de lui et qu'il n'avait jamais pu voir avait cessé de respirer. Je restai avec lui et quelques autres à

veiller le corps, un œil voilé, l'autre fermé, trois dents dans le rictus figé de l'agonie. Pour la première fois, je vis un cadavre, la rigidité de la mort qui prenait lentement possession des membres, le corps qui devenait chose, sans dignité et sans désespoir. Les vêtements ne lui appartenaient plus, gauches et mous pour cacher un corps qui n'était plus leur. Nombreux furent ceux qui se levèrent de leur grabat pour subtiliser un tissu, des chaussures, l'écuelle ; personne ne criait à l'impiété, personne n'était coupable, ni innocent non plus. Il n'y avait plus rien à prendre. Restait seulement la natte du sommeil. L'un d'eux tenta de s'en emparer. Il n'avait jamais eu de grabat pour dormir, c'était la terre qui lui en tenait lieu, avec quelque tissu sale pour la tête. Il avait beau s'évertuer, tirer la natte de dessous le corps, il n'y parvenait pas. Les os fragiles du cadavre et ces quelques kilos de chair roidie étaient trop lourds pour lui. Il demanda de l'aide, que quelqu'un déplace la morte avec lui pour qu'il puisse récupérer la natte. C'était l'aube, je m'approchai. Je me rappelle avec quelle répugnance je touchai les bras du cadavre. Chair glacée sans vie. Tandis que je tentais de la soulever, les soldats arrivèrent. Quelqu'un avait entendu la litanie des défunts. Ils se frayèrent un passage sur l'esplanade du Temple et, de leurs lances pointées vers le bas, me firent signe de m'éloigner. Ils enroulèrent le corps dans la natte et l'emportèrent. Sans doute le jetèrent-ils dans la fosse commune à l'extérieur des murs.

Trois jours durant, je restai au Temple. Je continuai à soustraire ma pièce pour les offices et les sacrifices. J'en avais plus que jamais besoin pour le peuple sans patrie des estropiés. Pendant trois nuits, je parvins à les rassasier à la lumière des lanternes que j'avais achetées pour éloigner les ténèbres. À l'aube du quatrième jour, mon père et ma mère se présentèrent. Je m'attendais à leur retour rapide. Ils ne me trouveraient pas pris au dépourvu ni effrayé. C'est moi qui avais un regard sévère de reproche, et eux, dans les yeux, la gêne de m'avoir oublié.

Tout au long du voyage de retour, ils parlèrent peu. Au début seulement, ils tentèrent de se justifier. Ils me racontèrent qu'ils avançaient, séparés, le long de la caravane. Ma mère s'occupait d'une cousine âgée qui s'en allait vers le nord, mon père se tenait dans le groupe des hommes, des artisans. Il échangeait des trucs du métier avec un charpentier qui faisait le même trajet. Le plaisir de parler du travail lui avait fait oublier sa crainte perpétuelle des dangers du voyage. Me voyant toujours comme un petit garçon, il pensait que j'étais dans le groupe des femmes ; ma mère me croyait dans celui des hommes, me considérant comme un adulte désormais. Moi, je réfléchissais sans rien dire à cet incroyable oubli de mes parents. Je me rappelais les voyages, les fuites soudaines, le nomadisme de notre famille par habitude de la peur. Pourquoi m'avaient-ils oublié ? Pourquoi ne voyageaient-ils pas ensemble, l'un à côté de l'autre, comme ils

l'avaient toujours fait durant nos déplacements de péril et de tempête ? Je comprenais enfin. La seule colle qui tenait unis mon père et ma mère, c'était moi. Mes urgences, mes besoins, l'angoisse de me soustraire à la furie des puissants et du monde. Maintenant qu'ils ne pressentaient aucun autre danger que la course du temps de leur vie, cette colle avait séché, elle ne les unissait plus.

De retour chez nous, lorsque nous reprîmes nos habitudes sédentaires, la chose me sembla encore plus claire. Ils ne se parlaient pas. Ils dissimulaient le silence et la solitude sous de brèves annonces à l'heure des repas, des saluts forcés le matin et les prières en famille le soir. Je fis l'erreur de ne pas interpréter les regards que me lançait mon père quand il pensait ne pas être vu, des regards déjà pleins de nostalgie et de tristesse, et de cette gêne douloureuse de se savoir découvert dans sa fragilité. Je sais maintenant que ma mère est coupable. Il n'y avait pas dans son projet de place pour ce père-là, vieux et incommode, hostile même aux leçons de religion du soir, quand il nous regardait sans nous comprendre. Il aurait voulu pour moi l'attention laborieuse des mains, la peine au travail et la sueur, et probablement des petits-enfants. Ma mère était d'un autre avis.

Cela se produisit peu après. Un matin, mon père n'était plus là. Vide, sa place sur son grabat. Disparus, ses sacoches cousues, ses verres à raboter, son gobelet. « Où est mon père ? » Ma mère me répondit sans me regarder, poursuivant

ses occupations dans la maison : « En voyage pour son travail. – Et quand est-ce qu'il revient ? – Bientôt. » Les jours suivants, j'obtins toujours la même réponse. Au bout de deux mois, je décidai de ne pas en demander plus. Soudain, j'étais devenu l'homme de la maison. Me revinrent alors les tâches domestiques qui étaient celles de mon père, aller chercher de l'eau au puits, allumer le feu, donner le foin à l'ânesse. L'atelier resta vide. Les bruits qui avaient accompagné mon enfance disparurent d'un coup. Le crissement de la scie qui mordait le bois, le grincement de l'étau qui relâchait sa prise, le chuchotis légèrement crispé des rabots de verre, la voix de mon père. Silence. Une nuit, je m'éveillai avec la sensation de ces bruits coutumiers. Je me levai et allumai une torche. L'atelier était noir et vide. Je sortis. C'était le vent qui jouait capricieusement dans les branches. Au moment où je rentrais, une rafale balaya mon visage. Dans cette brise, je reconnus l'odeur de mon père. Qui sait quels ingrédients le vent avait amalgamés pour la reproduire de façon aussi précise, indiscutable. Je restai là à la respirer, à m'en emplir les poumons. Puis je revins dormir avec la consolation de son odeur. Mais dès le lendemain cette odeur de mon père commença à s'estomper, à s'éloigner, se perdre. Pour en raviver le souvenir, je cherchais ses vieux vêtements, les chiffons qu'il avait laissés. Je les portais à mon nez et j'aspirais le peu qu'il restait encore de mon père. Mais au bout de quelques jours, ce n'était qu'odeur de rance et de moisi.

Deux années passèrent sans autres nouvelles. Je décidai de partir à sa recherche.

Je cousis de mes mains une sacoche comme je l'avais appris en regardant les mains de mon père. Ma mère ne posa pas de questions, pensant que j'avais la nostalgie de ses gestes. Chaque jour, je glissais dans cette sacoche un vêtement que je subtilisais sur la corde à linge. À la fin, j'eus un rechange complet. Je pouvais partir. J'attendis la nuit. J'entendais la respiration endormie de ma mère. Comme je voulais courir dans son lit et m'enfouir sous son aisselle, respirer encore son odeur ! Mais je me levai en silence, pris la sacoche que j'avais cachée dans la paille et ouvris tout doucement la porte. Dans le ciel il y avait une lune immense, blanche et lumineuse. Ils seraient nombreux, ceux qui me verraient partir. Je montai en haut de la colline et m'attardai à regarder ma maison endormie. À la lumière du jour, ma fuite serait plus difficile, mais je voulais attendre l'aube pour apercevoir ma mère une fois encore. Au point du jour, quand la porte de la maison s'ouvrit, je la vis. Elle balayait la poussière de la nuit. Elle n'allait pas tarder à venir me réveiller. Il fallait que je m'en aille tout de suite, mais je restai encore à la regarder. Elle était jeune, et belle. Je ne savais pas si je la reverrais. Mère. Comme cela a été dur ! Quelle douleur cela m'a coûté de te tourner le dos, de partir ! Mais je devais retrouver mon père.

J'avais quatorze ans, le cœur partagé en deux : d'un côté, l'image de ma mère à peine abandonnée qui, au soleil levant, balayait le pas de porte, sans rien savoir encore de ma fuite ; de l'autre, l'excitation de l'aventure, de l'indépendance, le désir d'embrasser de nouveau mon père. Mais aussi la solitude. Aujourd'hui, à trente ans, je suis encore déchiré. Lourd de souvenirs, vide de tout projet. La fatigue, la torpeur de l'expérience, la déception silencieuse que je lis dans les yeux de ma mère. Pour elle, je suis une promesse manquée. Mon cœur, pour une moitié, est plein du désir de sommeil. Je me réfugie dans l'autre moitié, celle que j'ai déjà vécue.

J'avais, loin de la maison désormais, poursuivant le souvenir vague de nos voyages familiaux à l'occasion de la Pâque. La mémoire comme une carte, mais surtout une consolation à la nostalgie et à la souffrance d'une famille qui n'existerait plus jamais. Ma première fuite. Je cherchais une orientation en calquant la cadence de mes pas sur

celle du souvenir : le bruit des sabots de l'ânesse, avec ma mère assise à la manière des femmes, mon père tenant la bride et le mors afin que l'animal ne s'approche pas du précipice tandis que nous nous dirigeons vers un carrefour dans la vallée, où rencontrer la caravane. Un bref repos, les embrassades avec ceux que nous reconnaissions des voyages précédents, les salutations polies aux nouveaux voyageurs. Et le départ, tous ensemble, en sécurité.

À présent j'étais seul. Sans le regard de mon père qui, par l'interdiction de m'éloigner, freinait mon ardeur d'enfant prêt à de petits circuits autonomes. Seul. Sans l'aide complice de ma mère qui intercéda auprès de mon père pour que je puisse pénétrer dans les fourrés dans une illusion de liberté. « Juste d'ici jusque là-bas, lui disait-elle, la distance d'une petite butte, d'une courbe, et nous le récupérerons sur la grand-route. »

Une fois, il consentit – peut-être pour ne pas avoir l'air trop sévère devant les voisins de caravane, lui qui craignait tant le futur, qui était si vieux – et, tandis que je grimpais, tout heureux, la pente d'une petite colline pour les retrouver sur l'autre versant, je me retournai et vis les yeux de mon père voilés par la panique, l'horreur de la perte, la frayeur de ce qui m'arriverait. Dans le bonheur que suscitait cette éphémère autonomie, il y eut en moi de la place pour un chagrin. Pour mon père et pour moi : je comprenais que toute indépendance serait une conquête, des batailles féroces, des disputes. La faute et l'insécurité. Au contraire,

en m'abandonnant, Joseph a emporté une part de moi et de mon adolescence qui ne me sera jamais rendue.

Tout en éprouvant douloureusement le regard peiné de mon père, j'entrai dans le bois d'yeuses et d'oliviers. Je brûlais d'autant plus d'excitation que j'avançais vers l'obscurité. Depuis le plateau, en haut de la colline, je ne voyais pas la caravane, n'entendais pas les voix des gens ni les cris des animaux. Enfin seul et libre. Je m'arrêtai pour donner plus de temps à cette solitude, pour donner plus de souffle à mon courage. Celui-ci s'évanouit immédiatement : en face de moi, un gros chien grognait de peur et de faim. La queue courte dressée, souillé du sang de ses combats, il montrait les crocs. Je cherchais dans ces yeux enflammés de fureur un secours, une lueur de calme, de pitié, qui m'aurait rassuré. Je n'y trouvais rien, si ce n'est la faim et le reflet de ma peur. Je tirai de ma sacoche le pain de ma ration de voyage, le montrai à la bête et en arrachai un morceau. Je l'agitai pour qu'elle le voie, pour éveiller sa curiosité. Mais le chien grogna plus fort : il était prêt à s'élancer. Au moment où je lui jetai le pain, il attaqua. Je n'avais plus le temps de réfléchir ni de trouver d'autres moyens de persuasion : je me mis à courir dans la descente en direction de la route et de la caravane. J'entendais derrière moi le râle et la furie de l'animal lancé à ma poursuite, je sentais le souffle de son haleine, j'étais sûr qu'il allait me mordre et me blesser. Mais en un instant, je me retrouvai hors du bois, sur la

route, au moment exact où la caravane me rejoignait. Je me retournai pour parer l'attaque du chien. Il n'était pas là. Je pensais qu'il s'était arrêté là où la végétation était plus dense, par peur des hommes et des sabots des ânes. Je revins me mettre à côté de mon père et de ma mère. Ils me demandèrent pourquoi j'étais si pâle. « J'ai couru », dis-je. Alors que nous nous éloignons, je jetai encore un coup d'œil vers la colline : aucune trace du chien et de sa férocité. Peut-être l'avais-je imaginé. Peut-être mes inquiétudes avaient-elles induit un réflexe de peur, de solitude, d'impuissance. De vision anticipée. Ces grognements de chien, je les affronterais de nouveau.

Sur le chemin de ma fuite à la recherche du père, il n'y avait personne. Pour m'orienter, je cherchais les points les plus saillants de mes souvenirs de voyage. La route tracée dans la poussière par les voyageurs et les animaux, la succession des lacets, les montées, les descentes. J'étais sur la bonne route, pensais-je, me rassurant à chaque pas. Mais tout à coup la route prit fin. Un éboulement obstruait le chemin. De grosses pierres avaient dévalé la colline à cause des pluies de la fin de l'été, peut-être. Je fis quelques pas incertains sur les rochers pour vérifier l'étendue de ce barrage. Je n'en voyais pas le bout, et il semblait infranchissable par endroits. Il me fallait abandonner le sentier tracé par les hommes – le devrais-je, aujourd'hui encore ? – et avancer d'instinct à travers les champs, à travers les fourrés du chaos végétal où ni Dieu ni les hommes n'ont

mis la main, où ne règne aucune loi écrite, ni même orale. Rien que la tyrannie de la nature. J'eus peur, soudain. Le souvenir de ce chien aux aguets me fit faire volte-face pour réfléchir à un éventuel retour.

Je repense à cet épisode, car ce fut la première fois que je soupesai les coûts et les bénéfiques de mes actions. J'ai continué à le faire jusqu'à aujourd'hui. Peur, fatigue, perplexité sur un plateau de la balance. Sur l'autre, rien qu'un espoir porteur de fatigue. Je réfléchissais lucidement à mon désir d'êtreindre mon père. Pourquoi le cherchais-je ? Son abandon avait fait naître en moi un doute, instillé à diverses occasions par des sous-entendus entre les membres de la famille qui ne s'étaient pas aperçus de ma présence muette, par des regards fuyants, des phrases laissées en suspens, qui continuaient à flotter, pesantes, dans le silence. Je l'avais chassé tant de fois, ce doute : Joseph était-il vraiment mon père ? Trop vaste était le territoire de pensées et d'inquiétudes qui s'ouvrait devant moi, et j'étais trop jeune pour l'explorer. Aller de l'avant ou revenir en arrière, ce dilemme n'était qu'une maille du filet de frustrations et de désirs qui m'entraient et dont la plupart m'étaient inconnus. J'allais apprendre à les découvrir. Parfois, j'ai pensé que le poids le plus juste, le seul qu'aujourd'hui je pourrais transporter, c'est celui du néant.

Le désir de retrouver mon père était plus urgent et impérieux que les conseils prudents dictés par la peur. Je décidai de continuer. Et je me sentis plus adulte. C'était une première, petite, victoire. C'est

comme cela du moins que je la racontais pour me donner un peu plus de courage. Un regard plus attentif aux fourrés qui m'entouraient m'avait en fait rassuré : il n'y avait pas d'animaux en vue, les clairières étaient vastes et ensoleillées, pas de passage escarpé ou dangereux. Rien d'hostile pour m'inciter à une plus grande prudence. Au contraire, je sentais une odeur de réglisse et de terre brûlée par le soleil, je voyais des fleurs nouvelles nées de la lymphe de la pluie, de l'herbe fraîche, de l'ombre qui cachait le regard enflammé du soleil de septembre.

Je marchai en longeant les bords de l'éboulis afin de ne pas trop m'éloigner du sentier. Seule la faim me persuada de m'écarter de la sécurité pour m'enfoncer dans la campagne. Je n'avais rien à manger sur moi – combien de pièges je me tendais, combien de prétextes : peut-être souhaitais-je avoir une bonne raison de m'en retourner ? –, j'étais sûr que quelqu'un, le long du sentier, apitoyé, calmerait ma faim. Mais la route était effondrée et il n'y avait personne en vue. Je sentais mon estomac vide. Je cherchais des figuiers, parce qu'ils poussent libres, indépendants des hommes, comme ceux qui entouraient notre maison. Mais ce furent des dattes que je trouvai.

J'en mangeai à m'en faire éclater le ventre. Je renonçai aux grappes qui étaient trop hautes sur l'arbre et me contentai de celles, trop mûres, qui étaient déjà à terre. J'avais tellement faim que j'engloutis aussi de nombreux noyaux. Lorsque

je repris mon chemin, les fruits avaient déjà commencé leur œuvre. Je sentais des remous dans mon estomac et mon intestin, un malaise fait de sueurs froides, puis de lancées douloureuses qui me coupaient le souffle et me pliaient en deux dans des spasmes. Il fallait que j'évacue. Je ne voulais pas me vider ici, sous les palmiers. J'aurais laissé une trace odieuse là où d'autres, comme moi, pourraient chercher le réconfort de la nourriture. Je me cachai derrière un gros bloc de pierre que personne, dans l'urgence qui me pressait, n'aurait choisi. Et tandis qu'enfin je me vidais, je m'aperçus que juste derrière ce rocher s'ouvrait la vallée. Je laissai se prolonger ce moment de soulagement dans la contemplation de cette beauté unissant tout ensemble l'harmonie naturelle des pentes et des sommets, les nuages tièdes et rares qui annonçaient l'automne, le bleu du ciel qui glissait vers l'après-midi, et le travail des hommes comme une dentelle de miniatures, les jardins délimités à coups de bêche qui dessinaient des pentes intelligentes pour l'eau, les vignes mûres attachées une à une aux roseaux dans la promesse des vignobles, les troupeaux qui descendaient en un unique mouvement d'animal, la maison et l'étable qui semblaient posées là par un Dieu aimable et sensible, la fumée qui sortait de fagots par bouffées, comme un signal. Les hommes travaillaient le fromage. Je décidai de frapper à cette porte pour un repos plus humain, pour ma soif, pour des indications enfin sûres sur la route menant à Jérusalem.

Personne ne me posa de questions ni ne trouva de raisons de s'inquiéter face à ce gamin au duvet clairsemé sur les joues qui se présentait comme un voyageur. C'étaient les premiers hommes que je rencontrais depuis le début de ma fugue et je voulais montrer, sinon un visage adulte, du moins un aspect raisonnable. Je comptais sur mes dons d'affabulation, je me débrouillais bien avec les mots. Mais ces gens-là étaient taciturnes, trop occupés avec le lait et la présure. Je demandai tout de suite s'il y avait du travail pour moi. Ils m'indiquèrent deux amphores : je devais aller au puits et revenir avec l'eau. Je fus rapide et précis. La période pendant laquelle j'avais remplacé mon père m'avait rendu robuste. Plus encore, porter à ma mère les bassines remplies d'eau sans en perdre une goutte était devenu un pari quotidien avec moi-même. Les bergers me donnèrent du petit-lait de leur fromage, du pain pour le voyage, et me dirent de remonter jusqu'au sommet de la colline. En haut, en tournant le dos à leur maison, je verrais une autre vallée : c'était le sud. Six jours, six nuits, et j'arriverais à Jérusalem.

Lorsque je vis le mont du Temple, j'étais épuisé. J'avais de nouveau eu la diarrhée, plusieurs fois. J'avais eu faim et soif ; comme un animal, j'avais mâché des racines, bu de l'eau recueillie dans des flaques de pluie. J'étais abruti de sommeil, et le soleil achevait sa parabole. Il allait bientôt faire nuit.

Je me regarde d'ici, depuis mon âge adulte et toujours confus, et je me revois, déjà à l'époque

tremblant d'indécision aux portes de la ville : un gamin perdu, voulant à tout prix être indépendant, déjà épuisé par le fardeau de la liberté. Je me rappelle mes pensées d'alors : j'aurais pu mettre fin à l'agonie de ce voyage en frappant à la porte de mon oncle et de ma tante. Il y aurait eu de nouveau du scandale, j'aurais confirmé la réputation de rebelle – et maintenant de fugitif – qui était désormais ma marque, j'aurais subi le procès familial, de nouvelles punitions, et j'aurais été ramené à la maison, chez ma mère dont les yeux se seraient une fois encore remplis de honte : une nouvelle petite déception à ajouter à celles qui n'étaient pas encore exprimées. Le compte devait lui sembler énorme. Mais je l'aurais embrassée et elle m'aurait consolé. J'aurais pu. J'aurais revu mon cousin Jean et ravivé notre vieille complicité. Et tandis que j'écouterais, les yeux baissés, la semonce – d'autant plus sévère et vigoureuse que je n'avais plus de père, l'injure de mon manque de fiabilité se transformant en honte pour la famille –, Jean me regarderait de ses yeux brillants de tristesse et d'impuissance.

Vide de tout projet, je me cachai dans un potager au milieu des oliviers. Je posai ma besace sur les racines d'un tronc et n'eus pas le temps de m'angoisser plus longuement : je m'endormis sur-le-champ. Je rêvai encore du voyage. Aux premières lueurs du jour, je fus réveillé par des voix et des bruits d'activité. J'étais au cœur du marché, une foire de commerçants, de marchands ambulants et d'autres itinérants qui se réunissaient par

instinct de commerce à l'entrée de la ville. Une foule d'hommes et de femmes interceptée à la sortie de la ville, des voyageurs qui s'attardaient avant de passer les portes. Des potiers réparaient des cruches abîmées, des forgerons affûtaient le métal des couteaux, des tanneurs recousaient le cuir déchiré, des vendeurs d'eau et d'autres liquides circulaient, il y avait les gens qui cuisinaient les légumes et d'autres qui vendaient des fruits. Un cirque s'exhibait en tours d'adresse et de force. Un menuisier arrangeait des chaises. Malgré mes lancées douloureuses à l'estomac et de brusques vertiges de nausée, j'avais faim. Je m'approchai du menuisier, le seul artisan de qui je me sentais proche. Il leva les yeux de son travail et me regarda. J'en suis de plus en plus persuadé : celui qui travaille le bois est obligé de regarder en lui-même, de mettre sa nature en accord avec le monde, de raboter les aspérités de son cœur. L'homme ne dit pas un mot. Il me donna un morceau de pain et une tranche de fromage. Je demeurai avec lui.

Il s'appelait Joseph, comme mon père. Il vivait seul – probablement comme mon père – dans son atelier de bois et d'outils à proximité de la maison de mon oncle. Je ne lui confiai pas grand-chose à mon sujet, seulement le nécessaire, afin qu'il ne devine pas mes liens de parenté. J'étais sûr qu'il connaissait mon oncle Zacharie, le prêtre, et sa famille. Je voulais rester le plus possible anonyme, prêt à fuir sans laisser de traces. Joseph aussi parlait peu, fidèle à la nature des charpentiers.

Il me passait les pièces à dégrossir et à nettoyer. À voir ma familiarité avec les gestes, mon toucher sensible aux nœuds, la rapidité avec laquelle j'achevais tout ce qu'il me commandait, il eut vite fait de comprendre que je connaissais le métier. Il ne me demanda pas où j'avais appris ni qui avait été mon maître. Il ne me donnait pas d'argent : il me nourrissait et me logeait. Ni plus ni moins que ce qu'il s'offrait à lui-même. Ceux qui travaillent le bois sont comme les marins, ils ne savent pas refuser aide et protection à ceux qui sont en difficulté. Comme moi.

Un travail pénible. Le matin, à l'aube, nous transportions au marché, hors des portes de Jérusalem, les pièces prêtes à livrer : des chaises, des charrues, des échelles. Le trajet était difficile et acrobatique : nous montions des échafaudages de chaises retenues entre l'épaule et le coude. Le reste en équilibre sur les échelles que nous posions sur notre tête, entre lui et moi, en laissant un espace où, suspendus aux barreaux, des sacs se balançaient à chacun de nos pas. J'ai souvent vu, le long de la route à peine baignée de la toute première lumière du jour, des pèlerins ébahis s'arrêter soudainement en nous voyant avancer, puis nous croiser avec un sourire sur les lèvres. Nous devons avoir l'air d'un château ambulante ou d'un étrange animal à quatre pattes. J'en ris encore aujourd'hui, au souvenir de nos visages sérieux enfouis dans les chaises, attentifs à ne rien faire tomber. La fatigue de l'adolescence peut être heureuse.

Nous portions aussi dans nos sacoches les outils les plus simples qui nous permettaient d'effectuer au marché de petites réparations ou l'entretien d'objets sous les yeux des clients. En me voyant travailler, beaucoup de gens félicitaient Joseph : « Tu as enfin trouvé un nouvel ouvrier, celui-là connaît le métier. » Puis, curieux, ils voulaient savoir qui était ce garçon qui se débrouillait si bien avec le rabot, ils ne l'avaient jamais vu à Jérusalem, comment je m'appelais. « Jésus », répondait Joseph, après quoi il baissait les yeux, car il n'en savait pas plus.

Quand le marché se vidait, Joseph ouvrait sa besace et sortait de quoi manger pour nous deux. Nous revenions ensuite à l'atelier, chargés de nouveaux travaux auxquels nous nous attelions tout de suite pour profiter de la lumière du jour. Labeur et apprentissage que, en l'absence de mon père, je n'avais pas menés à leur terme. Joseph de Jérusalem parachevait le travail de Joseph de Nazareth. Lorsqu'il me montrait comment fignoler une planche avec des bouts de verre, je me souvenais de mon père, de ses épaules qui bougeaient selon le dessin des veines du bois, de ses yeux attentifs, de ses mains précises et heureuses qui en caressaient la surface. Il se tournait vers moi et souriait. La nuit, je pleurais de nostalgie pour mon père, pour ma mère. D'abandon. Je savais que Joseph m'écoutait depuis son grabat. Jamais il ne me demanda la raison de ces pleurs. Mais je voyais dans ses yeux des éclairs de curiosité et l'effort qu'il faisait pour la réprimer chaque fois

que je montrais une compétence encore inconnue de lui, un geste d'artisan compétent quoiqu'à ses premières armes. Il aurait voulu me demander où j'avais appris et avec qui. Mais il ne le fit pas.

Les gens du marché connaissaient maintenant mon nom. J'avais sympathisé avec eux, ils me saluaient d'un mouvement du menton. Pendant les moments de répit entre un client et l'autre, je m'avançais jusqu'aux limites du marché où les portes de Jérusalem resplendissaient de soleil. C'était l'esplanade où s'exhibaient les colosses de cirque, les acrobates de foire et les musiciens, le mage égyptien, la contorsionniste qui se repliait dans une boîte dont les costauds refermaient le couvercle avant de l'emporter sur leurs épaules. Le spectacle se terminait par un numéro que je n'arrivais pas à comprendre : la toile montée sur le chariot, qui servait de scène – j'appris plus tard qu'il faisait aussi fonction de dortoir, de cantine et d'atelier d'arts variés –, s'ouvrait pour montrer une jeune fille entièrement voilée jusqu'au bord de ses longs yeux verts. Une voix annonçait : « Saluez la plus belle femme du monde ! » Et les gens applaudissaient.

Pourquoi applaudissaient-ils ? La jeune fille n'avait jamais montré son visage et personne n'était en mesure de juger si elle était aussi belle que cela. Pourtant ils applaudissaient.

Un rien suffit à capter la confiance sans aucune garantie. Voilà ce que je pensais. D'abord.

Une fois qu'ils avaient fini de récolter parmi le public quelques rares pièces – mais aussi des denrées de première nécessité, des œufs, des morceaux de fromage, du pain –, les artistes se rassemblaient derrière la tenture fermée. Une fois, prenant mon courage à deux mains – il m'était devenu naturel, le courage, à ce moment-là –, je parvins à lorgner de l'autre côté du rideau. Ils étaient en train de compter la recette et ne firent pas attention à ma curiosité. Je vis la contorsionniste sortir de sa caisse avec l'aide de ses compagnons, se dégourdir les jambes et le cou, les musiciens nettoyer leurs instruments. L'air était âcre de sueur. Ils faisaient brûler des herbes parfumées pour couvrir les humeurs et les odeurs. La jeune fille, encore totalement voilée, était assise sur une chaise. Je la regardais, curieux, j'attendais qu'elle se découvre, je voulais la voir. Lentement, elle se retourna et me regarda. Ses yeux semblaient sévères et intéressés en même temps. Rouge de honte, je courus vers Joseph.

Cela faisait plus d'un mois que j'étais arrivé à Jérusalem. Dans mes allées et venues vers le marché, je me demandais comment il se faisait que je n'aie jamais aperçu quelqu'un de ma famille, un cousin, un oncle. Joseph et moi travaillions à proximité de la maison de Zacharie. Il n'y avait que trois rues pour nous séparer, trois rues qui marquaient la frontière entre riches et pauvres. Je craignais – j'espérais peut-être – une rencontre. Mais rien. J'en vins à penser qu'il était arrivé quelque chose à mon oncle et à ma tante, âgés désormais. Un matin,

au marché, tandis que je tendais les cordes pour faire adhérer les bois que je venais d'enduire de colle, je vis s'approcher ma tante Élisabeth avec son fils Jean, mon cousin, mon complice et confident depuis l'enfance. Je fis un bond. J'eus à peine le temps d'avertir Joseph que je devais m'éloigner de toute urgence pour un besoin. La gêne et la peur devaient se lire sur mon visage, car il me suivit des yeux pendant que je courais me cacher au milieu des oliviers.

Je les épiai pendant qu'ils parlaient avec Joseph. Depuis que mon père avait disparu, nous n'avions plus passé une seule Pâque chez mon oncle et ma tante. Élisabeth avait vieilli. Lente dans ses mouvements, courbée en avant. Je pensai à ma mère, seule dans sa maison, abandonnée d'abord par son mari et maintenant par son fils. Cela me fit de la peine et je me sentis coupable. Mais les trahisons entre un fils et une mère ne sont pas de cet ordre-là : la trahison, c'est gâcher les rêves et l'imagination, le pari naturel lancé par chaque mère quand elle caresse le visage nouveau-né de son enfant. Jean offrait le bras à Élisabeth pour la soutenir. Mon cousin était grand, plus que moi. Une barbe noire lui donnait l'air adulte. Lorsqu'ils s'éloignèrent, je revins chez Joseph. Nous ne parlâmes pas pendant que je terminais mon travail. C'est seulement au moment où nous commençâmes à manger ce qu'il avait sorti de sa sacoche qu'il me dit qu'il fallait se rendre chez le prêtre Zacharie pour réparer un pied d'une grande table impossible à transporter.

C'était la table de nos Pâques, des prières. Cette table, mon père y avait déjà travaillé pour redresser les planches gondolées par les liquides des repas. Un service rendu aux gens de la famille. Joseph de Jérusalem ajouta, en me regardant, qu'il irait tout seul. Il vit la peine dans mes yeux, le combat intérieur entre la nostalgie et la nécessité de la fuite, peut-être l'amorce d'une larme.

Il y alla cet après-midi-là avec la sacoche d'outils, me laissant de menus travaux d'entretien et d'infimes finitions. Je ne savais quoi espérer : que Joseph révèle le trouble de ce jeune apprenti qui était allé se cacher parmi les oliviers à l'arrivée imprévue de sa famille, ou bien qu'il ne parle à personne de ma présence. À son retour, il ne me dit rien. Et je ne demandai rien.

Quand je me rappelle ces jours à Jérusalem, je retrouve les sensations contradictoires qui me déchiraient alors. D'une part, ma fuite : je devais reconstruire le parcours de mon père, retrouver ses traces – personne ne me garantissait qu'il était venu à Jérusalem –, je vivais dans l'anxiété à cause des choses perdues que l'on ne retrouvera plus, de la difficulté et de la fatigue du travail, de l'obligation compliquée de couvrir de mystère le motif de ma présence prolongée dans la ville, de la crainte d'être découvert par les gens de ma famille. De l'autre côté, il y avait le frisson de l'inconnu, l'aventure concédée seulement aux adultes quand je prétendais en être capable moi aussi, la douceur silencieuse de Joseph de Jérusalem qui savait interpréter

mes émotions d'adolescent. Surtout, je m'en rends compte maintenant, il y avait cette toquade pour la fille voilée du cirque ambulant, le mystère complice et attirant de ses yeux. De plus en plus souvent, je profitais des temps de pause et de détente accordés par Joseph pour aller jusqu'à l'esplanade où se donnaient les spectacles. Désormais je devinais à l'oreille, à travers les applaudissements et l'annonce des numéros, à quel moment arrivait le sien. Joseph souriait de cette hâte que j'avais de terminer, de laisser le travail en suspens quand, avec une excuse, je demandais la permission de m'éloigner. Il avait compris et m'accordait une pause plus longue. J'étais devenu habile et précis dans le travail, je disposais de plus de temps libre. Et je ne manquais pas de me trouver fin prêt pour le spectacle, au milieu du public.

Je continuais à regarder la jeune fille durant sa brève exhibition sur la scène du chariot. Il émanait d'elle une grâce consciente mais jamais arrogante. Elle semblait au contraire presque gênée quand elle écartait les bras sous ses voiles et s'inclinait en guise d'adieu. Ses yeux. Verts, longs, comme une coupure, complices, ils possédaient aussi une nuance de curiosité, une opacité de douceur. Des yeux qui demandaient pardon pour sa beauté cachée. De plus en plus souvent, ces yeux se posaient sur moi. On aurait dit qu'ils me souriaient. Disons même qu'il me sembla que « la femme la plus belle du monde » me cherchait au milieu du public.